

Méchants Français, gentils Américains...

Avec *L'ennemi américain*, Philippe Roger signe un brillant parcours à travers les méandres du discours antiaméricain en France. L'ouvrage est servi par une érudition et une masse documentaire importante ; un style enlevé, teinté d'humour et émaillé d'anecdotes révélatrices rendent sa lecture agréable... Voilà, pense-t-on de prime abord, un ouvrage qui tombe à point en ces temps où les clichés foisonnent, et qui va sans doute remettre en place pas mal de nos idées préconçues.

Pourtant, même si l'auteur rappelle qu'il a commencé ses recherches longtemps avant les « Événements », on se rend bien vite compte que l'ouvrage est sans doute aussi opportun qu'opportuniste. « Généalogie de l'antiaméricanisme français » lit-on en sous-titre. C'est vrai dans la mesure où l'auteur propose un véritable retour aux sources du discours antiaméricain, soit aux Lumières et plus particulièrement à Buffon, premier naturaliste à s'attacher à dépeindre le continent américain comme voué à la dégénérescence de ses espèces et *a fortiori* de celles qui s'y transplantent... À partir de là, nous sommes amenés à parcourir les plus belles pages de la rancœur anti-yankee, de De Maistre à Georges Duhamel, en passant par des plumes aussi oubliées que celles de Gaillardet ou les ultimes « fusées » incendiaires de Baudelaire. Une généalogie qui mériterait donc plutôt l'appellation d'anthologie chronologique, car s'il est vrai que des filiations peuvent être soulignées dans la transmission des idées qui sous-tendent le discours antiaméricain, il est des rapprochements hasardeux et des assimilations quelque peu hâtives qui vont en faire frissonner plus d'un, et à juste titre.

Mais reprenons du début, par ce passage de l'introduction : « [...] ce n'est pas un livre sur les États-Unis. Ni une histoire polémique des relations franco-américaine, revues au noir. Ni une exploration ethnologique des malentendus interculturels "au quotidien". Ce n'est pas non plus un répertoire thématique des motifs antiaméricains qui circulent aujourd'hui en France. Ni une recension des "images croisées" que se renverraient les deux pays et dont il s'agirait de faire l'inventaire pour en faire un bilan "équilibré" [...] La démarche sera ici foncièrement différente : loin de prétendre à une exhaustivité impossible, ni à une pesée illusoire des *pro* et *contra*, on prendra l'antiaméricanisme comme un bloc sémiotique historiquement stratifié qu'il est possible et même *préféré* d'isoler pour l'analyser » (p. 19).

En toute intégrité, Philippe Roger met le lecteur au parfum de ce qu'il ne doit pas s'attendre à trouver dans son livre. Là où le bât blesse, c'est qu'il se montre bien peu disert sur sa définition personnelle du sujet traité, qu'il considère d'emblée comme un pur « discours ». De même à aucun moment il ne justifiera l'usage de ce « préférable » (qu'il souligne d'ailleurs) par lequel il justifie sa démarche. C'est cependant à cause de cette approche préférablement « isolationniste » de son objet que le travail de Philippe Roger ne se hausse jamais au rang de la démonstration.

On peut reconnaître à Philippe Roger le mérite d'avoir sans doute passé de longues heures à décortiquer et à compiler la prose de plumitifs haineux ou de naturalistes en chambre qui se permettent de décrire un pays où ils n'ont jamais mis les pieds. On peut tout aussi certainement lui reprocher de n'avoir su assortir ces glorieuses pages que de commentaires distanciés, voire carrément ironiques, et non de véritables analyses. Car nous sommes bien là en présence d'un « Dictionnaires des idées reçues sur l'Amérique » déguisé, et non d'un essai qui nous permettrait de comprendre exactement *pourquoi* un discours soi-disant aussi aberrant, s'est maintenu, renforcé et métamorphosé au fil du temps. Au fond, ce que Philippe Roger demande au lecteur, c'est de partager son désarroi devant tant de haine, sans prendre la peine d'expliquer les torts (historiques, politiques, économiques, stratégiques, etc.) réels des uns et des autres.

Certes, le discours antiaméricain s'est perpétué en France depuis les années 1770 en renouvelant ses armes à des arsenaux rhétoriques des plus suspects. Philippe Roger insiste notamment sur les jugements à fondement ethnique dont se teinte le discours antiaméricain à la fin du XIX^e siècle et de sa systématique collusion avec le discours antisémite, notamment à partir de Maurras. De là à établir une équation rapide « Discours antiaméricain = Racisme ordinaire appliqué par défaut », il n'y a qu'un pas, que le lecteur peut franchir trop rapidement s'il se laisse emporter par la spirale citationnelle de l'ouvrage. Car, même si dans son introduction Philippe Roger semblait démissionner devant l'exhaustivité, il n'a cependant pas hésité à faire se côtoyer les écrivains les plus éminents avec les plus poussiéreux, les plus oubliés, les plus méconnus. Il ne s'agit bien sûr pas de dire ici qu'un texte n'a de valeur épistémologique que s'il est signé d'une plume confirmée. Ce qui semble en fait dangereux, c'est de sous-entendre que, ayant été soutenu aussi bien par des représentants de *tout* l'échiquier politique et de *tout* le champ intellectuel, le discours antiaméricain est un mal qui a contaminé *tout* l'esprit français et dont on ne comprend dès lors pas qu'il ait pu jamais avoir droit de cité, tant il véhicule de clichés et de rumeurs non fondées. On ressort donc de l'ouvrage une larme au coin de l'œil devant la navrante crédulité et la méchanceté gratuite des Gaillardet, Gustave Le Rouge, Varigny, André Siegfried, Claudel et même parfois Sartre. On paraphrase Desproges en se disant qu'en définitive « Tout le monde sont antiaméricains ». On se dit que Georges Duhamel a dû être en son temps un incontournable continent de la pensée, tant il est cité à témoigner, et on se jure que jamais on n'ouvrira un de ses livres, si tant est qu'on en ait jamais eu envie.

Brisons-là avec la compassion ironique, même si c'est le procédé favori de Philippe Roger pour discréditer un discours, en tout cas pour en discréditer le ton plus que le contenu.

Voilà de quoi manque cruellement en définitive ce livre pourtant gros de 585 pages : une analyse des idées. Mais Philippe Roger ne s'y est pas essayé. Ou alors c'est que maints reproches jadis ou naguère formulés à l'encontre des Américains (abrutissement par le machinisme, standardisation de la vie, expansionnisme culturel et économique) ne sont pas complètement inanes. L'auteur ne s'aventure pas au-delà des années 60 en tout cas, et brosse à peine le portrait de l'antiaméricanisme après la guerre du Viêt-nam, nous le présentant simplement comme un discours à la rhétorique forcément suspecte, déjà bien rodée.

« Pas facile de s'en sortir pour l'Amérique » donc, comme le déplore au détour d'un paragraphe l'auteur, après avoir épinglé un des nombreux tirs croisés de critiques dont la pauvre république est victime, quoi qu'elle fasse ou entreprenne... On aimerait disposer à ce propos du complément indispensable de l'enquête : une analyse de la *réception* du discours antiaméricain en Amérique, pour savoir si ce sujet valait bien un tel... fromage. Ce sera pour un autre livre. Après la guerre peut-être.

En attendant, puisque « L'ennemi américain » ressemble à une énorme baudruche frappée à l'enseigne de la « spangled banner », amusons-nous-en un peu avant que monte l'irrésistible envie de trouver une pelote d'épingles pour lui régler son compte.

Frédéric SAENEN

Philippe ROGER, *L'ennemi américain*, Paris, Seuil, « La Couleur des Idées », 2002.